

# Un regard extérieur sur le *Coran*

Roland LAFFITTE

Ce texte reprend ma contribution à l'article « Coran » rédigé avec Alain Ruscio pour son *Dictionnaire de la France coloniale* (titre provisoire), qui paraîtra en 4 vol. à Paris ; Editions des Indes savantes, 2015-2017, *s.v.*

**Dernière mise à jour le dimanche 28 juin 2015.**

Le *Coran* contient la prédication que fit le prophète Mohammed<sup>1</sup> entre 610 et 632. Ce texte rassemble ce qui fut au départ la « récitation » – idée qu'évoque le nom même du texte, en arabe *al-Qur'ān* –, de la parole que les Musulmans considèrent comme d'origine divine et transmise – ils parlent de *Tanzīl*, littéralement « descente » – par l'ange Gabriel. Elle est consignée par les témoins sur divers supports : nervures de palmes, omoplates de chameau, morceaux de cuir, etc.

C'est à l'époque d'Abū Bakr, le beau-père du Prophète et premier *ḥalīfa* ou « calife », c'est-à-dire « successeur » en 632-634, que sont rassemblés sous forme de collections les premiers recueils individuels de la parole prophétique. Mais il faut attendre le troisième calife ʿUṭmān, entre 644 et 656 pour que, selon la tradition musulmane, soit organisée une sélection et une formalisation qui aboutit à un *Muṣḥaf*, « Recueil » par excellent présenté comme un texte unique. Si la paléographie moderne remet en question cette histoire officielle et apporte la preuve que plusieurs versions ont subsisté dans les siècles qui suivirent, portant sur des paroles prononcées ou sur la lecture de la transcription de certains mots, l'essentiel du texte continue à faire consensus : « dans la plupart des cas, écrit l'islamologue François Déroche, les variantes entre les différentes écoles ont une incidence limitée sur le sens. Pour quelques versets en revanche, elles suscitent des divergences, notamment sur des points touchant à des dispositions à caractère légal »<sup>2</sup>.

Mais il faut attendre le troisième calife, ʿUṭmān, entre 644 et 656, pour que soit organisée une sélection et une formalisation qui aboutit à un texte unique. par excellence, qui résulte de cet effort d'unification est l'objet de quelques contestations sur les paroles prononcées et sur la lecture de la transcription de certains mots, l'essentiel du texte fait très tôt, et continue de faire, consensus.

Le *Kitāb* – que l'on traduit généralement par « Livre » bien qu'il vaudrait mieux dire « Écrit » – est ainsi composé de 6.236 versets – arabe *āyāt* – regroupés en 114 chapitres appelés

---

<sup>1</sup> *Mohammed* est la transcription commune selon la prononciation en vigueur au Maghreb de l'arabe classique *Muḥammad*, bien préférable à celle de *Mahomet* qui, dans la psyché européenne, contient une charge négative, cf. Michel Masson, « À propos de la forme du nom de Mahomet », dans *Bulletin de la SELEFA* (Société d'Études Lexicographiques et Étymologiques Françaises et Arabes) n° 2 (1<sup>er</sup> semestre 2003).

<sup>2</sup> François Déroche, *Le Coran*, Paris, PUF, Coll. « Que sais-je ? », 4<sup>ème</sup> éd. mise à jour, 2014. Pour avoir une idée plus précise de cette question chez cet auteur, voir les entrées « Manuscrits » et « Rédaction du Coran », dans le *Dictionnaire du Coran*, édité sous la direction de Mohammad Ali Amir-Moezzi, Paris, Robert Laffont, 2007.

sourates – arabe *sūrāt* – et, après la première nommée *al-Fātiḥa*, « la Liminaire », sont classés par nombre de versets décroissants, de celle d'*al-Baqra*, « la Vache » qui en contient 286 jusqu'à celle d'*al-Nās*, « les Hqui en compte 6.

## Un texte à première vue déroutant

Donnons la parole à Jacques Berque, grand arabisant et orientaliste, qui a consacré douze années de sa vie une traduction du Livre sacré des Musulmans qu'il a modestement sous-titrée « Essai de traduction ».

« Ceux qui, sans préparation, écrivait Jacques Berque, abordent cet ensemble, se sentent débordés par sa profusion et son apparent désordre. Beaucoup d'Occidentaux parlent d'incohérence : le discours passe d'un sujet à l'autre, sans être poursuivi, et encore non épuisé. Le même thème, le même motif revient çà et là sans régularité discernable. Impossible de se retrouver dans un texte touffu que n'éclaircissent ni les titres de sourates, ni les coupures qu'introduisent arbitrairement les traducteurs, ni les canevas ou autres index dont ils prétendent les munir. Au total, et malgré quelques beaux morceaux, lecture, dit-on, bien décevante ! »<sup>3</sup>

En effet. Le lecteur de la *Bible* hébraïque, que les Chrétiens nomment *Ancien Testament*, contient des éléments de natures différentes. Les cinq premiers livres par exemple, qui sont la *Torah* pour les Juifs et le *Pentateuque* pour les Chrétiens, présentent, en des ensembles de contenu à peu près homogène, le récit théologique de la *Genèse* et de l'*Exode*, une liste des rites à accomplir dans le *Lévitique* ou les règles à observer données par Moïse dans le *Deutéronome*. À côté de cela, des récits de l'histoire théologique comme les *Juges*, les *Rois* ou les *Prophètes*, des poèmes comme les *Psaumes*. L'organisation du *Nouveau Testament* des Chrétiens est thématiquement plus claire encore. Les Quatre *Évangiles* canoniques déroulent selon la flèche du temps la vie de Jésus. Suivent un récit des débuts de l'Église avec les *Actes*, puis les *Épîtres* des apôtres, et enfin le texte eschatologique de l'*Apocalypse*.

Rien de tel dans le *Coran* qui tisse tous les fils de la prédication du prophète de l'Islam : récits théologiques qui sont souvent des rappels ou des reformulations de la *Bible* ou de traditions du fonds hébraïque ou chrétien proche-oriental, éléments eschatologiques, prescriptions législatives, injonctions morales, plus rarement éléments biographiques. Et cela dans des registres différents : tantôt celui de la simple description ou de chronique, tantôt celui de la controverse, tantôt celui du lyrisme naturaliste, de la parabole ou de l'hyperbole. Ajoutons que l'ordre des versets est synchronique et non chronologique, et que leur enchaînement est contraire à tout arrangement thématique. Derrière ce désordre apparent, se cache un ordre effectif mais subtil, que Jacques Berque évoque de cette manière : « Le tissu du *Coran* me rappelle ces tapis maghrébins où la même couleur reparaît un peu partout sur la surface, où la même palmette ou rosace illustre le centre et les angles et les plages intermédiaires. Supposez qu'au lieu que ce soit une surface, un étalement dans l'espace, ce soit un flux verbal dans le temps. Il en est ainsi du *Coran* où les mêmes thèmes reviennent et s'entrecroisent. Cela est tellement vrai que, dans le détail de certaines phrases, on puisse trouver de ces entrelacs. »<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> Jacques Berque, *Le Coran, essai de traduction*, Paris, Albin Michel, 2002, 19.

<sup>4</sup> Jacques Berque, *Le Coran, essai de traduction*, déjà cité, 34.

Déchiffrer le *Coran* est chose ardue, incontestablement, même pour les contemporains de Mohammed qui pouvaient, dans maints aspects, trouver à sa récitation une familiarité avec les codes de la poésie arabe préislamique. Les savants Musulmans l'ont très tôt accompagné de commentaires et d'annotations permettant de le « déconstruire », dirait-on aujourd'hui, pour recomposer les éléments de la prédication de façon thématique et de présenter leur chronologie et leur contexte formel. Ceci a donné lieu à deux types de littérature :

1. La *Sīra*, qui concerne la biographie du prophète Mohammed. La première connue, celle d'Ibn Ishāq (mort vers 768), ne nous est parvenue que remaniée par Ibn Hišām (mort en 834).
2. Le *Ḥadīṭ*, qui concerne les « hadiths » ou « dits » du prophète Mohammed. La récolte de ces paroles par ses compagnons a commencé dès les premiers temps de l'Islam et ceux-ci ont été transmis a donné lieu à des recueils dont la qualité tient à la fiabilité de la chaîne des transmetteurs. Nous avons, dès le IX<sup>e</sup> siècle, des formalisations assez avancées du *Ḥadīṭ*, qui servent toujours aujourd'hui de référence en la matière comme celui d'al-Buḥārī<sup>5</sup> (810-870).

Notons que l'établissement de ces deux types de textes advient près de deux siècles après la mort du prophète de l'Islam. Ce sont eux qui, avec le *Coran*, fournissent le corpus scripturaire sur lequel sont effectuées les exégèses des théologiens et des juristes musulmans des divers courants et écoles, qui commencent à la même époque.

## **Aperçu historique des regards européens sur le *Coran***

Le premier regard que connaissent les Européens sur le *Coran* est celui d'un théologien chrétien, l'Arabe Manṣūr Ibn Sarḡūn qui, après avoir été ministre de la cour omeyyade, se retira du monde et écrivit en grec sous son nom d'Église, Yūḥannā l-Dimašqī / Iōannēs Damaskēnos, un ouvrage où il qualifie l'Islam d'« hérésie » et Mohammed de « faux prophète ». Voici comment il parle du prophète des Musulmans : « Il a entendu quelquefois l'*Ancien* et le Nouveau Testament, et est censé avoir rencontré un moine arien par la suite. Finalement il créera lui-même sa propre hérésie. / Puis déçu, il fit croire au peuple qu'il était un « craignant Dieu », et fit propager la rumeur qu'un écrit saint lui avait été apporté du ciel. Il mit par écrit des sentences, qu'on ne peut que railler, dans son livre et le leur donna pour qu'ils y obéissent »<sup>6</sup>.

On ne sait si Pierre le vénérable, abbé de Cluny, avait lu les réfutations du *Coran* faites par Jean Damascène. Toujours est-il qu'au cours d'un voyage effectué en Espagne en 1141 où il rencontra des clercs fascinés par les sciences arabes, lui vint la crainte que, malgré l'enthousiasme suscité par la Reconquista et les Croisades, ceux-ci ne fussent entraînés vers la religion musulmane. Ainsi écrivait-il, à la veille de la Deuxième Croisade lancée par le pape Eugène III en 1145, dans une lettre à Bernard de Fontaine, abbé de Clervaux, d'esprit religieux conservateur et maître spirituel de l'ordre cistercien qui jouera un rôle majeur dans

---

<sup>5</sup> El-Bokhârî, *L'authentique Tradition musulmane*, Choix de hadiths traduits et présentés par G. H. Bousquet, Paris, Fasquelle, 1964, réédition Sindbad, 1991.

<sup>6</sup> Jean Damascène, *Peri Hairéseōn / De Hærisibus* (vers 745), dans *Écrits sur l'Islam*, texte en grec ancien et traduction française, dans Paris, Éd du Cerf, 1992, Ch. 100, § 2. La traduction donnée dans cet article est celle que donne Ralph Stehly, professeur d'histoire des religions à Université Marc Bloch de Strasbourg, sur son site personnel.

sa prédication et contribuera à étendre à la « guerre sainte » à la lutte contre les Cathares : « Qu'on donne à l'erreur mahométane le nom honteux d'hérésie ou celui, infâme, de paganisme, il faut agir contre elle, c'est-à-dire écrire. Mais les latins et surtout les modernes, l'antique culture périssant [...], ne savent pas d'autre langue que celle de leur pays natal. Aussi n'ont-ils pu ni reconnaître l'énormité de cette erreur ni lui barrer la route. Aussi mon cœur s'est enflammé et un feu m'a brûlé dans ma méditation. Je me suis indigné de voir les Latins ignorer la cause d'une telle perdition et leur ignorance leur ôter le pouvoir d'y résister ; car personne ne répondait, car personne ne savait. Je suis donc allé trouver des spécialistes de la langue arabe qui a permis à ce poison mortel d'infester plus de la moitié du globe »<sup>7</sup>. Trois érudits, l'Anglais Robert de Chester, le Dalmate Hermann (aussi dit de Carinthie) et le Mozarabe Pierre de Tolède se mirent donc à l'œuvre. C'est ainsi que fut connue la première traduction latine du *Coran* que l'imprimerie permit de diffuser à partir de 1543 avec les réfutations de Pierre le Vénérable<sup>8</sup>. La première édition en langue française viendra un siècle plus tard, aux bons soins d'André Du Ryer<sup>9</sup>.

Il faut attendre la toute fin du XVII<sup>e</sup> siècle pour que le regard sur le *Coran* s'enrichisse, plutôt qu'il ne change véritablement. Suivant la vulgate chrétienne, l'orientaliste Barthélemy d'Herbelot présente, dans sa *Bibliothèque orientale* – ancêtre de l'*Encyclopédie de l'Islam*<sup>10</sup> – Mohammed comme un « faux prophète » et le *Coran* comme un « livre détestable », dont le respect par les Musulmans « approche même de l'idolâtrie ». Mais comme il pratique systématiquement les sources documentaires ottomanes, il peut donner un aperçu utile des différents courants de l'Islam et des interprétations faites du *Coran*, si bien qu'avec lui perce la chape épaisse des préjugés sur l'Islam une voix nouvelle pour tenter de lire autrement le *Coran*<sup>11</sup>. Mais c'est avec Voltaire que le regard sur le *Coran* et l'Islam change véritablement. Prenant appui sur la *Bibliothèque* de d'Herbelot et se référant expressément aux traductions de Du Ryer ainsi que celle en latin de Ludovico Marracci, largement documentée car s'appuyant

---

<sup>7</sup> Pierre le Vénérable, « Epistola ad Dominum Bernhardum Claræuallis, de translatione sua, qua fecit transferri ex Arabico in latinum, sectam, siue hæresim Saracenorum », dans Théodore Bibliander (éd.), *Machumetis Saracenorum principis, ejus' que successorum vitæ, doctrina ac ipse Alcoran*, Bâle, Jean Oporin, 1550 (Gallica). La traduction de ce passage est, bien que très éloignée de l'original, celle que donne Jacques Le Goff dans *Les intellectuels au Moyen Age*, Paris, Le Seuil, 1957.

<sup>8</sup> Nous sommes alors au paroxysme du conflit avec la Porte ottomane : l'expédition européenne (25.000 hommes et 500 navires) bénie par le pape Urbain VIII et commandée par Charles Quint pour détruire Alger vient de se terminer, il y a deux ans par un désastre total, et les troupes coalisées de Khayr al-Dīn, pacha de la flotte ottomane et les troupes françaises du comte d'Enghien (20.000 hommes et près de 200 vaisseaux dont 14 galères) viennent à peine d'enlever, les mois précédents, Nice aux troupes impériales. Ces circonstances font de la publication du *Coran* un scandale tel qu'il faut en 1543 à Zürich pas moins de sept éditions pour satisfaire la curiosité du public.

<sup>9</sup> André Du Ryer, *L'Alcoran de Mahomet*, traduit de l'arabe en françois, Paris, Antoine de Sommerville, 1647. Gallica. Sylvette Larzul en donne une bonne présentation dans « Les premières traductions françaises du *Coran*, (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) », *Archives des sciences sociales et des religions*, Éd. EHESS, n° 147 (juillet-septembre 2009), en ligne sur la toile.

<sup>10</sup> *Encyclopédie de l'Islam*, 12 vol., Leiden : E. J. Brill, 2<sup>e</sup> éd., 1960-2003.

<sup>11</sup> Barthélemy d'Herbelot de Molainville, « Alcoran », dans *Bibliothèque orientale*, Paris : Compagnie des Libraires, 1697, 85-88.

sur l'exégèse musulmane<sup>12</sup>, il n'hésite pas à affirmer en 1764 dans son *Dictionnaire philosophique* : « Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de sottises qui n'y furent jamais »<sup>13</sup>.

Le philosophe des Lumières consacre ainsi un chapitre de son *Dictionnaire philosophique* à réfuter quantité d'idées reçues. Son esprit irréligieux le pousse certes à considérer lui aussi Mohammed comme un « faux-prophète » et un « imposteur » – comme il le fait d'ailleurs tous les prophètes –, mais il ne craint pas de vanter chez ce « sublime et hardi charlatan », la figure du « poète, législateur et souverain ». Considérant le contenu du message coranique, il le présente, au point de vue philosophique, comme un immense progrès dans la pensée et dans la société de son époque. Sans se départir des préjugés de son temps sur les Arabes, il décèle dans le *Coran*, derrière une collection « de révélations ridicules et de prédications vagues et incohérentes », un recueil « de lois très bonnes pour le pays où il vivait, et qui sont toutes encore suivies sans avoir jamais été affaiblies ou changées par des interprètes mahométans, ni par des décrets nouveaux »<sup>14</sup>. Ce faisant, malgré d'épais préjugés de son époque sur l'Orient, les Arabes et les Turcs, Voltaire ouvre ainsi une voie qui sera poursuivie et approfondie par une partie de la littérature orientaliste et de la pensée européenne tout court.

Pour un pan entier des érudits, minoritaire mais réel, le *Coran* est peu à peu considéré à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, comme le livre sacré respectable d'une religion respectable, pratiquée par des gens respectables porteurs d'une civilisation elle-même respectable. On considère dans ce secteur de la société, comme l'ont montré nombre de savants et d'historiens dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, que la civilisation arabe ne s'est pas contentée de transmettre l'héritage grec, mais qu'elle a aussi donné un vrai coup de fouet au développement des sciences et de la pensée, au point qu'elle peut être considérée comme un tremplin à la Renaissance européenne et à la civilisation qu'avec les Lumières, l'Europe a commencé à diffuser sur la planète entière. Dans cette voie, notons les héritiers de Saint-Simon. Les disciples d'Enfantin d'abord qui, rêvant au début d'une union de l'Orient et de l'Occident, se mirent à lire le *Coran* de façon régulière dans leur aventure égyptienne (1833-1836), ce qui a contribué à la conversion de certains d'entre eux à l'Islam, parmi lesquelles Ismaÿl Urbain, qui fut toute sa vie durant défenseur de la religion musulmane<sup>15</sup>. Auguste Comte ensuite qui considérait, dans sa vision des progrès successifs de l'esprit humain, la religion musulmane comme la plus proche de la religion universelle qu'il prônait, et ses disciples qui, comme Pierre Laffitte, consacra à l'Islam dans l'esprit de son maître une série de conférence au Collège de France de 1888 à

---

<sup>12</sup> Ludovico Marracci, *Alcorani textus universus ex correctioribus Arabum exemplaribus, summa fide atque pulcherrimis characteribus descriptus, eademque fide ac pari diligentia ex arabico idiomate in latinum translatus, appositis unicuique capiti notis atque refutatione his omnibus praemissus est Prodromus...*, 2 vol., Patavii, ex typ. seminarii, 1698.

<sup>13</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, dans *Œuvres complètes*, 50 vol., Paris : Éd. Garnier, 1898, XVII, 105. On peut aussi se référer au chapitre intitulé « De l'Alcoran », dans *La défense de mon oncle*, *ibid.*, XXVI, ch. III, 375-386.

<sup>14</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, *op. cit.*

<sup>15</sup> Voir à ce sujet Ismaÿl Urbain, *Voyage d'Orient suivi de Poèmes de Ménilmontant et d'Égypte*, Paris : L'Harmattan, édité par Philippe Régner, 1993. On doit notamment à Urbain *De la tolérance dans l'islamisme*, 1er avril 1856, Paris : impr. De Pillot fils aîné, 1856 ; tiré à part de la *Revue de Paris*, 1er avril 1856, et récemment réédité dans Ismaÿl Urbain & Ahmed Riza, *Tolérance de l'islam*, Saint-Ouen : par le Centre Abaad, 1992.

1900<sup>16</sup>, disciples auxquels se lièrent de jeunes intellectuels turcs à Paris comme Ahmed Riza Bey, qui deviendra le chef de file des Jeunes-Turcs. Dans cette veine, on doit relever l'essai louable de Jules Labaume de présenter le Coran de façon thématique, non pas dans l'idée d'« opposer chrétiens et musulmans », mais « pour montrer aux uns et aux autres qu'ils obéissent à des principes généraux identiques et que si, des deux parts, les plus éclairés consentaient à mettre en oubli tout préjugé de culte, ils se rencontreraient bien vite dans les mêmes efforts pour atteindre au même progrès social »<sup>17</sup>.

Dans la voie opposée, celle du dénigrement, nous trouvons la vieille routine de l'exclusivisme chrétien, bien représenté par Chateaubriand qui continue à taxer l'Islam d'« hérésie judaïque-chrétienne, de qui la haine aveugle contre les adorateurs de la croix se compose des haines diverses de toutes les infidélités dont la religion du Coran s'est formée »<sup>18</sup>, un Coran dans lequel ne se « trouve de saint et de juste », selon lui, que « ce qui est emprunté presque mot pour mot à nos livres sacrés »<sup>19</sup>, notez bien : « nos » ; l'*Ancien* et le *Nouveau Testament* sont « nôtres », c'est-à-dire occidentaux et civilisés, tandis que le *Coran* est oriental et barbare. Mais nous avons également la tradition de l'agnosticisme et de l'athéisme sectaires qui projettent sur la religion musulmane l'affect de leur combat contre l'Église catholique et la féodalité et réduisent la religion musulmane à une manifestation de l'obscurantisme et des superstitions médiévales, toutes deux confortée par la longue domination de peuples de religion musulmane. C'est le sentiment commun que l'on retrouve aujourd'hui dans de larges secteurs de la société française. Il est clairement formulé par Michel Houellebecq quand il rend compte, dans une entrevue eue lieu à l'occasion de la sortie de son livre 2001<sup>20</sup> d'une réflexion qui lui vint en visitant le Mont Sinaï : « Je me suis dit que le fait de croire à un seul Dieu était le fait d'un crétin, je ne trouvais pas d'autre mot. Et la religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré... effondré ! La Bible, au moins, c'est très beau, parce que les juifs ont un sacré talent littéraire... ce qui peut excuser beaucoup de choses. Du coup, j'ai une sympathie résiduelle pour le catholicisme, à cause de son aspect polythéiste. Et puis il y a toutes ces églises, ces vitraux, ces peintures, ces sculptures. »<sup>21</sup>.

Michel Houellebecq, dont on présente volontiers les ouvrages comme des « contes voltairiens », est à vrai dire à cent lieues de la distance prise par rapport à sa propre culture

---

<sup>16</sup> Pierre Laffitte, « 9<sup>ème</sup> Leçon : Appréciation de l'islamisme (Mahomet) », dans *Les Grands type de l'humanité*, 2 vol., Paris, Ernest Leroux, 1875-1876.

<sup>17</sup> Ces termes furent mis dans la préface du livre de Jules La Beaume, *Le Koran analysé*, Paris, Maisonneuve & C<sup>ie</sup>, 1878. L'auteur précise que cette « analyse » est effectuée d'après la traduction d'Albin de Kazimirski Biberstein, *Le Coran*, Paris : Charpentier, 1840 (édition suivie de nombreuses autres jusqu'à nos jours), et les observations de plusieurs orientalistes à qui il dédie son ouvrage, à savoir le journaliste Louis Jourdan, les orientalistes Nicolas Perron et Ismaÿl Urbain, tous trois saint-simoniens, ainsi que le général Adolphe Hanoteau, auteur de travaux sur les langues, la poésie et les coutumes berbères.

<sup>18</sup> François René de Chateaubriand, *Études ou discours historiques*, III, dans *Œuvres complètes*, Paris : Le Normant, V bis, 1831, 39.

<sup>19</sup> François René de Chateaubriand, *Le génie du christianisme*, dans *Œuvres complètes*, Paris : Firmin Didot, III, 1839, 28, note 2.

<sup>20</sup> Michel Houellebecq, *Plateforme*, Paris : Flammarion, 2001.

<sup>21</sup> Michel Houellebecq, propos recueillis par Didier Sénéal pour le magazine *Lire*, septembre 2001 (accessibles en ligne sur la toile).

par Voltaire et des nuances sur la lecture du Coran que cela lui permettait : « *Le Koran est une rhapsodie sans liaison, sans ordre, sans art ; on dit pourtant que ce livre ennuyeux est un fort beau livre* ». Certes, mais il ajoutait aussitôt : « On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet l'Alcoran passe encore aujourd'hui pour le livre le plus élégant et le plus sublime qui ait encore été écrit dans cette langue » ; et encore : « Je m'en rapporte aux Arabes, qui prétendent qu'il est écrit avec une élégance et une pureté dont personne n'a approché depuis. C'est un poème, ou une espèce de prose rimée [...]. Il n'y a point de poète dont la personne et l'ouvrage aient fait une telle fortune »<sup>22</sup>.

Quand des propos comme ceux de Michel Houellebecq sont tenus au comptoir du Café du commerce, où il est de bon ton de se faire valoir par des formulations hardies, voire outrancières des idées reçues les plus triviales, ils ne prouvent que l'étroitesse d'esprit de leurs auteurs. Mais quand c'est l'écrivain qui, sous le statut commode de l'artiste intouchable, les diffuse sur les ondes et dans la presse, ce ressenti immédiat et grossier se transforme en sentence exclusiviste d'un intellectuel qui s'expose ainsi au jugement public. S'il y est un intérêt dans le discours de Michel Houellebecq, c'est qu'il résume bien les préjugés de l'athéisme borné qui, conjugués avec la suffisance et l'arrogance des sociétés dominatrices euro-nord-américaines, savent parfaitement entonner, quand il s'agit de l'Islam, des antiennes rassises de la vieille islamophobie chrétienne. Si par ailleurs aimer la langue de la *Bible* et les vitraux des cathédrales peut être considéré comme une preuve de goût, les opposer à la langue du *Coran* et à l'architecture islamique révèle un esprit obtus réduisant le Beau à ce que lui rend le miroir, et dont il fait une norme absolue au mépris des autres. Hélas, ce regard sur le *Coran* et l'Islam, bien entretenu par la démagogie politique et médiatique, est largement répandu.

## **Pour lire le *Coran* aujourd'hui**

Depuis les premières traductions du *Coran* en langue française effectuées aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>23</sup>, de l'eau a coulé sous les ponts. Les érudits spécialistes de la langue arabe et de la religion musulmane ont appliqué au texte la critique linguistique, sémiotique et historique déjà exercée sur la *Bible*. Les articles relevant du *Coran* et de la religion musulmane dans la littérature encyclopédique, qu'il s'agisse de la volumineuse *l'Encyclopédie de l'Islam*<sup>24</sup>, précieuse sur le plan des études historiques, de *l'Encyclopædia Universalis*<sup>25</sup> ou du tout récent *Dictionnaire du Coran*<sup>26</sup>, ne sont pas toujours exemptes des vieux préjugés européens sur l'Islam, même s'ils sont enrobés de considérations savantes<sup>27</sup>.

---

<sup>22</sup> Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, déjà cité, 89 et 103-104.

<sup>23</sup> Sylvette Larzul en donne une bonne présentation dans « Les premières traductions françaises du Coran, (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) », *Archives des sciences sociales et des religions*, Éd. EHESS, n° 147 (juillet-septembre 2009), en ligne sur la toile.

<sup>24</sup> Op. cit.

<sup>25</sup> *Encyclopædia Universalis* et Albin Michel, 1997.

<sup>26</sup> Mohammad Ali Amir-Moezzi (sous la direction de), *Dictionnaire du Coran*, Paris, Robert Laffont, 2007. Voir aussi Mehdi Azaiez & Sabrina Mervin (sous la direction de), *Le Coran, nouvelles approches*, Paris, CNRS Editions, 2013.

<sup>27</sup> Un exemple en sera donné dans ce *Dictionnaire*, à l'entrée « (d)jihad ».

Arabisants et islamologues se sont aussi essayés à donner du livre sacré des Musulmans des traductions souvent intéressantes mais inégales<sup>28</sup>. Des générations entières se sont nourries de celles du XIX<sup>e</sup> siècle, celle de Claude Savary, dont la première date de 1783<sup>29</sup> et des multiples éditions de celle de d'Albin de Kazimirski Biberstein à partir de 1840<sup>30</sup>. Pour ce qui est des traductions récentes, les préférées des spécialistes de langue maternelle arabe et de tradition musulmane sont, pour leur précision et leur justesse, l'édition arabe-français de Muhammad Hamidullah<sup>31</sup>, hélas difficile à trouver dans les circuits de librairies françaises, et celle de Jean Grosjean<sup>32</sup>, dont l'édition est malheureusement serrée et touffue. Mais il faut aussi compter avec celle de Régis Blachère<sup>33</sup> qui n'est pas sans talent. On loue les qualités littéraires certaines de celle de Jacques Berque<sup>34</sup> qui, dans sa recherche heureuse de prendre les mots arabes à leur racine, se situe à l'opposé exact des outrances étymologiques qui rendent la traduction d'André Chouraqui tout à fait absconse<sup>35</sup>.

La traduction de Denise Masson<sup>36</sup> est peut-être la plus connue et aussi la plus abordable<sup>37</sup>. Elle pourra, pour des raisons déjà développées, s'accompagner du parcours d'étapes de la *Sīra*<sup>38</sup> qui prend, aux yeux d'un lecteur de la *Bible*, l'allure familière d'un récit. Et si l'on s'intéresse à une question particulière, on peut trouver son compte dans un ouvrage comme *Les grands Thèmes du Coran* de Jean-Luc Monnet<sup>39</sup>.

---

<sup>28</sup> Signalons ici Ali Merad, *L'exégèse coranique*, Paris, PUF, Collection « Que Sais-je ? », 1998.

<sup>29</sup> Claude Savary, *Le Coran*, Paris : Knapen et Onfroy, 1783. Voir à ce sujet la présentation de Sylvette Larzul, art. cit.

<sup>30</sup> Albin de Kazimirski Biberstein, *Le Coran*, Paris : Charpentier, 1840. Voir également la présentation de Sylvette Larzul, art. cit.

<sup>31</sup> Muḥammad Ḥamīdu l-Lāh, *Al-Qur'ān al Majīd / Le Saint Coran*, traduit avec la collaboration de M. Léturmy, Ankara : Hilāl Yayınları – Beyrouth : Salih Özcan, 1973.

<sup>32</sup> Jean Grosjean, *Le Coran*, Paris : Éd. Philippe Lebaud, 1979.

<sup>33</sup> Régis Blachère, *Le Coran*, Paris, M. Besson, 1957.

<sup>34</sup> Op. cit.

<sup>35</sup> André Chouraqui, *Le Coran : l'appel*, Paris : R. Laffont, 1990.

<sup>36</sup> Denise Masson, *Le Coran*, Paris : Gallimard, 1967.

<sup>37</sup> Il existe d'innombrables éditions du *Coran* en langue française. Notons celle de Vincent Montet, Paris, Payot & Rivages, 1998, préfacée par Malek Chebel, lequel s'est lui-même attelé à sa propre version : Paris, Fayard, 2009, assortie d'un *Dictionnaire encyclopédique du Coran*, Paris, Librairie générale française, 2012.

<sup>38</sup> Sous le titre *Al-Sīra*, Mahmoud Hussein donne une biographie de Muḥammad accessible en langue française utilisant notamment le texte d'Ibn Ishāq et ceux d'al-Ṭabarī (voir plus loin dans cette note), al-Wāqidī, Ibn Sa'd et al-Balaḍurī, en les complétant par les hadiths donnés par al-Buḥārī et Muslim, voir *Al-Sīra – Le Prophète de l'Islam raconté par ses compagnons*, 2 vol., Paris, Hachette, Coll. « Pluriel », 2005. Pour les amoureux des textes de première main accessibles en langue française, un conseil : *Mohammed, sceau des prophètes*, extrait *Tārīkh al-Rusūl wa-l-Mulūk*, autrement dit la « Chronique des prophètes et des rois » de Tabari berg, Paris, Sindbad, 1980.

<sup>38</sup> Jean Luc Monnet, *Les grands Thèmes du Coran*, / al-Ṭabarī (838-923), t. 3 de la traduction en 5 volumes de Hermann Zotenberg, Paris, Sindbad, 1980.

<sup>39</sup> Jean Luc Monnet, *Les grands Thèmes du Coran*, Livre saint du Coran, Paris, Éditions Dervy, 2003. Bien sûr, tout classement répond à une grille qui traduit les conceptions de son auteur et qui prête donc à discussion.